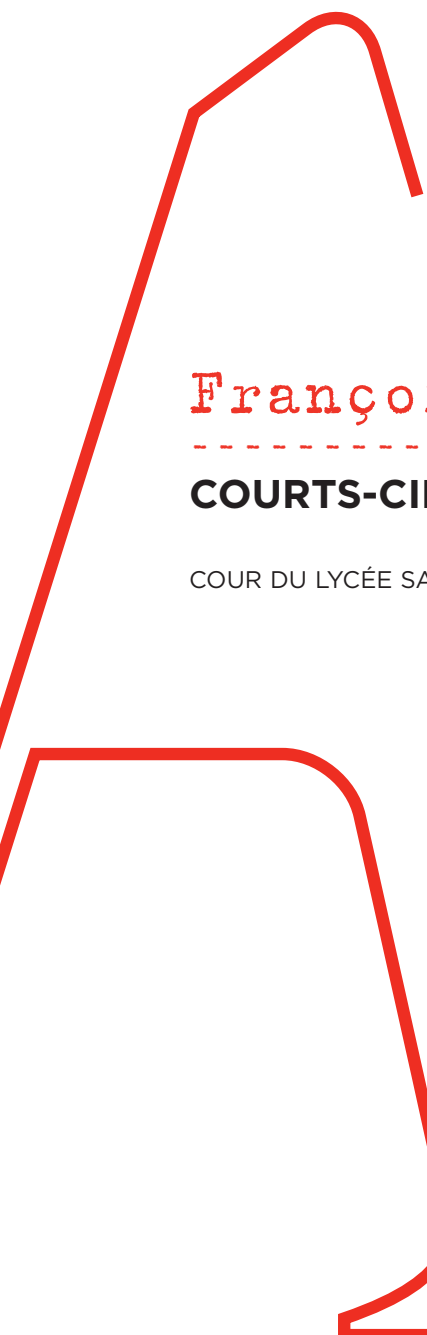




65^e FESTIVAL D'AVIGNON



François Verret

COURTS-CIRCUITS

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

16 17 18 19 21 22 À 22H

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

durée 1h15 – création 2011

mise en scène **François Verret**

son **Étienne Bultingaire** assisté de **Bertrand Lechat** lumière **Gwendal Malard, Robin Decaux**
scénographie **Vincent Gadras, Karl Emmanuel Le Bras** réalisation images **Manuel Padelou**
costumes **Laure Mahéo** régie générale **Karl Emmanuel Le Bras** diffusion Compagnie FV **Frédérique Payn**

avec **Jean-Baptiste André, Alessandro Bernardeschi, Séverine Chavrier, Jean-Pierre Drouet, Mitia Fedotenko, Marta Izquierdo Muñoz, Natacha Kouznetsova, I-Fang Lin**

production Théâtre national de Bretagne (Rennes)

coproduction Festival d'Avignon, Théâtre de la Ville-Paris, Espace Malraux Scène nationale de Chambéry et de la Savoie, MC2-Grenoble, L'Apostrophe Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, Compagnie FV

François Verret est artiste associé au Théâtre national de Bretagne (Rennes), où le spectacle a été répété dans la salle Gabily. La compagnie FV est subventionnée par la DRAC Île-de-France et la Région Île-de-France.

avec l'aide de toute l'équipe du Théâtre national de Bretagne

remerciements à Delphine Chevrot, Seokjung Bae et Matthieu Onuki

Par son soutien, l'Adami aide le Festival d'Avignon à s'engager sur des coproductions.

Spectacle créé le 16 juillet 2011 à la Cour du lycée Saint-Joseph, Avignon.

Les dates de Courts-Circuits après le Festival d'Avignon : du 9 au 11 novembre au festival Mettre en scène Théâtre national de Bretagne à Rennes ; du 17 au 19 novembre au Théâtre de la Ville-Paris ; du 30 novembre au 2 décembre à la MC2-Grenoble ; le 26 janvier 2012 à L'Apostrophe Scène nationale de Cergy-Pontoise ; le 2 février à l'Espace Malraux Scène nationale de Chambéry et de la Savoie ; les 7 et 8 février à La Comédie de Valence.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

« On me demande souvent ce qui est premier dans ma démarche. Est-ce le verbe, le souffle, le mouvement ? Je ne veux pas nommer et ne veux pas rentrer dans le jeu des classements. Pour moi, c'est simplement complexe. Comment créer par les mots la représentation juste de ce qui nous engage ? À cette question, je réponds que ce sont les artistes qui inventent en actes la langue qui les engage. Chaque imaginaire a sa propre langue, car chaque artiste est le dramaturge de ses inventions. Pour moi, la dramaturgie est le nerf de mon travail, le nerf de la forme artistique. J'éprouve la nécessité vitale d'une dramaturgie qui sourde sous la forme, qui soit plus ou moins décelable. Je souhaite offrir plusieurs niveaux de lecture, de sens, par rapport à ce qui est présent sur le plateau. Il faut toujours que « ça parle » aux spectateurs : c'est la seule caractéristique que je revendique pour parler de mon travail. » **François Verret**

Entretien avec François Verret

Vous utilisez des matériaux très divers pour construire vos spectacles. Qu'en est-il pour celui-ci ?

Lorsque je construis un spectacle, c'est ma lecture personnelle, mon regard sur des documents littéraires, cinématographiques, photographiques, musicaux et picturaux que je fais partager. Certains des artistes avec lesquels je travaille lisent ces textes ou regardent ces films, mais ce n'est pas une nécessité. Ce sont des points forts à partir desquels nous essayons d'échanger et de construire notre travail. Ils sont nombreux et s'ajoutent les uns aux autres, certains s'imposant avec le début des répétitions. Pour *Courts-Circuits*, je me suis intéressé à un roman de Don DeLillo, *L'Homme qui tombe*, à un texte du neurologue Oliver Sacks, *L'Éveil, cinquante ans de sommeil*, aux

films d'Abel Ferrara, mais aussi à Sarah Kane, à Pasolini, à Walser et à Tarkowski. Ces partenaires absents du plateau, je les choisis parce que je me reconnais en eux, parce qu'ils me touchent intimement.

Votre choix est-il donc plus intuitif que rationnel ?

Bien sûr. Quand je lis Don DeLillo, j'ai une très forte image qui me vient. Celle du brouillard, qui répond à une sensation que j'ai en ce moment sur notre horizon commun comme sur mon propre horizon. Viennent ensuite d'autres sensations : perte de repères, flottement, fragilité extrême, incapacité à savoir où l'on est et où l'on va, questionnement sur la nécessité d'aller quelque part. Dans les jours qui ont suivi le 11-Septembre 2001, il y a eu un état post-traumatique dont parle très bien Don DeLillo. Il traduit d'ailleurs ce trouble dans sa propre littérature, en utilisant une langue qui doute d'elle-même. Cette catastrophe n'a été que la première d'une longue série programmée par notre aveuglement et, même si nous y avons survécu, rien ne garantit que nous survivions à celles qui s'annoncent. Dans le monde d'aujourd'hui, nous partageons l'expérience que Don DeLillo installe au centre de son livre. En faisant de son héroïne une femme qui dirige des ateliers d'écriture réunissant des gens chez lesquels affleure une sorte de bégaiement d'Alzheimer, il installe, comme un enjeu, la recherche des mots qui permettent de dire la sensation d'être au monde. La finalité de cet endroit, l'atelier d'écriture, peut se visiter théâtralement. Nous pouvons être les passeurs de cette parole.

Pensez-vous que ce sentiment d'un horizon quasi-invisible, dans le brouillard, soit partagé ?

Certainement, très communément partagé, même par les adolescents, nos enfants. Pasolini disait que les fils paient la faute des pères. Aujourd'hui, la question n'est plus seulement celle de la faute, mais aussi la question de « Pourquoi la faute ? » J'ai l'impression, sans être paranoïaque, que cette faute est souvent provoquée, cultivée sciemment ou inconsciemment, par des forces repérables. C'est là que nous devons aborder la question politique. Si réellement une société néolibérale et son idéologie, du moins telles qu'elles se développent aujourd'hui, corrompent l'art de vivre, alors l'horizon est obligatoirement plongé dans le brouillard. Cette économie néolibérale détermine de nombreux états d'être au monde et entraîne notamment le développement de somatisations qui sont la seule réponse possible de ceux qui ne peuvent plus, ne veulent plus, ne croient plus, n'y arrivent plus... Alors pourquoi ne s'arrêteraient-ils pas en disant : « Faites de moi ce que vous voulez, je m'abstrais de tout choix, je m'absente de ce monde où je n'ai plus de place » ?

Le plateau du théâtre est-il le lieu privilégié pour faire entendre cette situation ?

C'est le lieu de la fiction, l'endroit où l'on peut sortir du temps, du circuit, l'espace où l'on peut réinventer un temps organique, qui croise nos subjectivités et qui n'a de compte à rendre à personne. C'est le lieu où l'on peut s'autoriser à renouer avec nos ancrages, nos mémoires, où peuvent revenir les figures du passé qui nous hantent, avec lesquelles nous avons encore envie de parler. Ce sas de décompression est un espace-temps qui réinvente son temps, qui permet de se mettre « hors circuit », d'exprimer une conscience critique violente, à l'égal de celle de Jean Genet qui prônait la violence contre la brutalité, une conscience politique contre un système de brutalité. Il s'agit de pouvoir continuer à respirer avant étouffement. Au théâtre, cette violence peut être dite de façon très nuancée, très doucement, calmement, mélancoliquement. C'est cette vision qui est partagée et questionnée par tous ceux qui sont réunis sur le plateau, dans un mouvement polyphonique et choral.

Cette brutalité du système n'apparaît-elle pas de façon plus évidente en période de crise ?

Elle apparaît plus clairement, mais il est toujours aussi difficile d'identifier l'adversaire. Car cette brutalité est de plus en plus diffuse. Comme le disait Heiner Müller, j'ai l'impression qu'il s'agit d'engager une bataille contre l'hydre. Le storytelling, la communication narrative, fabriquent sans relâche des énoncés et des images qui font écran à ce que serait un regard subjectif, un regard d'anthropologue qui descellerait les causes du mal-être que l'on ressent.

Propos recueillis par Jean-F

François Verret

Inclassable François Verret qui, depuis la création de sa compagnie en 1979, traverse le paysage artistique entouré de musiciens, de danseurs, de comédiens, de circassiens, de plasticiens, de créateurs lumière pour présenter des pièces faisant la part belle à l'expérimentation et à la recherche. Chacun de ses collaborateurs apporte ses réflexions et son savoir-faire pour créer un moment de théâtre qui pose et repose sans cesse la question de l'homme, de son présent et de son devenir, de ses contradictions, de ses désirs et de sa démesure. À ces partenaires de plateau, il ne faut pas oublier d'associer les écrits littéraires ou scientifiques dont François Verret s'est souvent inspiré et qui ont parfois été à l'origine même de ses projets. Kafka, Musil, Melville, Faulkner ont eu une grande importance dans le développement de son œuvre, où l'intime et le collectif, le sociétal et le politique sont questionnés. De cette confrontation surgit le tragique de la condition humaine, mais aussi l'humour et la dérision du comportement des hommes en prise avec leur destin. Pour François Verret, la scène de théâtre est le lieu par excellence de la fiction, l'endroit où peut se déployer un processus de création en mouvement. Un lieu qu'il transforme en un espace peuplé d'étranges figures, mais aussi de mystérieuses machines et structures mobiles. Pour une proposition qui offre toujours plusieurs niveaux de lecture et de sens aux spectateurs, refusant ainsi l'idée d'un message univoque et contraignant. Au Festival d'Avignon, c'est avec Sans retour, spectacle inspiré de la lecture de Moby Dick, que le public a pu découvrir en 2006 le travail de François Verret.



autour de Courts-Circuits

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

18 juillet - 11h30 - ÉCOLE D'ART

avec l'équipe artistique de Courts-Circuits, animé par les Céméa

de Séverine Chavrier et Jean-Pierre Drouet

CONCERT / CYCLE DES MUSIQUES SACRÉES

20 juillet - 18h - TEMPLE SAINT-MARTIAL

percussion et orgue **Jean-Pierre Drouet** piano et orgue **Séverine Chavrier**

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le *Guide du Spectateur* et sur le site internet du Festival.

retrouvez la rubrique *Écrits de spectateurs* et faites part de votre regard sur les propositions artistiques.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Sur www.festival-avignon.com